

## Chapitre 1 : Lignes de feu

Par Selenn

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).

[Voir les autres chapitres.](#)

---

La ruelle était étroite, encaissée entre deux immeubles décrépits du South Side dont les façades lépreuses semblaient se pencher l'une vers l'autre, comme pour étouffer ce qui s'y déroulait. Les briques noircies portaient les cicatrices du temps. Fissures, tags à moitié effacés, tuyaux rouillés dégoulinant encore de l'eau sale de la dernière pluie. L'air y était lourd, poisseux, saturé d'odeurs d'essence, de déchets humides et de métal oxydé. La nuit absorbait presque tous les sons, ne laissant filtrer que le bourdonnement lointain de la ville et, quelque part, une sirène trop éloignée pour inquiéter qui que ce soit. L'homme courait. Ses pas martelaient l'asphalte fissuré de façon irrégulière, glissaient parfois sur des flaques huileuses. Sa respiration était courte, sifflante, déchirant le silence à chaque inspiration. Il jetait des regards paniqués par-dessus son épaule, incapable de ralentir malgré la brûlure dans ses poumons. Serré contre sa poitrine, un sac de sport trop volumineux, trop lourd pour être anodin, rebondissait à chaque foulée. À l'intérieur, le métal s'entrechoquait, produisant un cliquetis sourd et révélateur. Une erreur. Une de trop. Il bifurqua, croyant trouver une issue. Une silhouette surgit à l'autre bout de la ruelle. Immobile. Parfaitement calme. Découpée dans l'ombre.

« Pose le sac. »

La voix était posée, maîtrisée. Trop calme. Dépourvue de toute émotion, comme si la scène n'était qu'une formalité. L'homme s'arrêta net. Ses chaussures raclèrent le sol dans un crissement nerveux. Son souffle se transforma en halètements désordonnés, sa poitrine se soulevant de manière erratique.

« J'ai rien fait, ok ? » lâcha-t-il d'une voix étranglée. « C'est juste du matos. »

Ses doigts tremblaient autour des sangles du sac. Il recula d'un pas. Puis de deux. Son dos heurta le mur humide, froid contre ses omoplates. La panique s'inscrivait sur son visage, dilatant ses pupilles, brouillant toute tentative de réflexion. La détonation claqua. Sèche. Brutale. Le coup de feu résonna dans la ruelle comme une gifle. La balle traversa le mur derrière lui avant même qu'il ne comprenne ce qui se passait. L'impact projeta des éclats de brique et de poussière autour de sa tête. Il sursauta, un cri étouffé lui échappant tandis qu'il levait instinctivement les mains.

« Attendez... »

Un second tir. Plus proche. Plus précis. La balle le frappa en pleine poitrine. Le gilet ne servit à rien. L'impact fut violent, net, sans appel. Son corps fut projeté en arrière, retomba lourdement

sur le sol dans un bruit sourd, presque obscène. Le sac glissa de ses doigts, s'ouvrit légèrement, laissant apparaître le reflet terne du métal à l'intérieur. Le silence retomba aussitôt. Épais. Total. La silhouette s'approcha sans se presser, ses pas mesurés résonnant doucement sur le béton. Elle récupéra le sac d'un geste tranquille, presque nonchalant, puis jeta un regard indifférent au corps sans vie étendu à ses pieds. Aucun signe d'hésitation. Aucun regret. Dans la pénombre, on distinguait encore la trace nette du trou dans le mur. Propre. Traversant. Une balle perforante. Puis la silhouette disparut, avalée par la nuit, laissant derrière elle une ruelle silencieuse... et un corps que personne ne viendrait réclamer avant l'aube.

Un mois s'était écoulé depuis l'enterrement du Major Brooks. Trente jours durant lesquels le deuil avait cessé d'être visible pour devenir silencieux, enfoui sous les automatismes du quotidien. Chicago avait repris son souffle, du moins en apparence. Les rues étaient de nouveau saturées de circulation, les sirènes ponctuaient les nuits comme un battement de cœur familial, et la ville continuait d'avancer, indifférente aux morts qu'elle laissait derrière elle. À l'Intelligence, pourtant, la respiration était plus courte. L'air semblait plus lourd, chargé d'une tension sourde qui ne quittait plus les murs. Les regards s'attardaient un peu trop longtemps sur les tableaux d'enquête, les cafés refroidissaient sur les bureaux sans être terminés. En moins de dix jours, trois scènes de crime avaient été recensées. Trois échanges de tirs. Trois corps retrouvés dans des ruelles ou des entrepôts abandonnés. Et, à chaque fois, la même signature invisible. Des balles perforantes. Des munitions conçues pour le combat, capables de traverser un gilet pare-balles comme du carton humide. Trop propres. Trop efficaces. Trop précises pour être l'œuvre d'un tireur amateur. Dans la salle de briefing, Voight posa une douille sur la table, le geste sec, volontaire. Le métal tinta légèrement contre le bois, un bruit minuscule mais suffisant pour attirer tous les regards.

« Ce n'est pas de l'artisanat, » déclara-t-il d'une voix grave. « C'est du militaire. Quelqu'un a accès à un stock sérieux. »

Jay fixa la douille un instant de trop. Il reconnut immédiatement le calibre. Son visage se ferma, les mâchoires crispées, comme si une pièce du puzzle venait de s'emboîter malgré lui.

« Ces balles ne se retrouvent pas dans la rue par hasard, » répondit-il. « Elles viennent de l'armée. Ou de quelqu'un qui sait exactement quoi voler... et où. »

Un silence tendu suivit ses paroles. Antonio hocha lentement la tête, les bras croisés.

« Les trois victimes sont liées à des petits trafics, » ajouta-t-il. « Rien de gros. Rien qui mérite une telle puissance de feu. Quelqu'un nettoie. Méthodiquement. »

Voight croisa les bras à son tour, son regard balayant l'équipe un par un. Il n'y avait ni panique ni hésitation dans ses yeux, seulement une détermination froide.

« Alors on trouve qui fournit l'arme, » conclut-il, « avant que ça ne touche un de nos gars. »

Le silence qui suivit fut lourd. Parce que tous savaient une chose, quand des munitions militaires circulaient en ville, ce n'était jamais un simple règlement de comptes. Et Chicago venait peut-être d'ouvrir la porte à quelque chose de bien plus dangereux.

L'enquête se déploya en éventail, méthodique et implacable, comme les branches d'un piège qui se referme lentement. Chacun prit une direction différente, suivant des pistes fragiles, parfois contradictoires, mais toutes reliées par la même menace diffuse. À l'Intelligence, les tableaux se couvrirent de photos floues, de noms griffonnés à la hâte, de flèches rouges traçant des connexions encore incertaines. Atwater et Ruzek sillonnèrent les rues, enchaînant les planques et les rendez-vous discrets dans des parkings à moitié éclairés ou des arrière-salles de bars où l'odeur de café brûlé se mêlait à celle de la peur. Les indicateurs étaient nerveux, regardaient par-dessus leur épaule avant chaque phrase, parlaient à voix basse comme si les murs eux-mêmes pouvaient écouter. Les mêmes noms revenaient, toujours murmurés, jamais clairement assumés. Un intermédiaire. Needle. Un surnom glissant d'une bouche à l'autre, associé à des livraisons nocturnes et à des armes qui ne devaient pas se trouver là. Un fantôme. Quelqu'un que personne ne voulait vraiment connaître, encore moins voir. Chaque fois qu'Atwater posait des questions trop précises, les réponses devenaient floues, les regards se fermaient. Needle existait... mais seulement dans les non-dits. Adam notait tout avec application, consignait chaque détail dans son carnet, chaque rumeur, chaque adresse possible. Pourtant, son regard se perdait parfois, décrochant de la conversation sans qu'il s'en rende compte. Le tir qu'il avait fait quelques semaines plus tôt revenait sans prévenir, s'imposant à lui avec la même violence que le coup de feu lui-même. Le bruit sec. Le recul de l'arme. Le corps qui s'effondre. Une scène qu'il rejouait malgré lui, encore et encore.

De leur côté, Jay et Antonio suivirent la piste logistique, celle qui ne faisait jamais de bruit mais laissait toujours des traces. Le nom de Marcus Keene revenait avec une régularité presque trop parfaite. Ancien sous-traitant de l'armée, reconverti dans le transport civil après une retraite anticipée, il dirigeait aujourd'hui une petite société aux bilans irréprochables, aux comptes parfaitement tenus. Trop propres. Trop discrets. Rien qui dépasse. Rien qui attire l'attention. Dans une voiture banalisée stationnée face à un entrepôt gris aux façades aveugles, Antonio faisait défiler des documents sur sa tablette.

« Il déclare du matériel médical », expliqua-t-il en désignant l'écran. « Des palettes de fournitures hospitalières, des caisses scellées, tout ce qu'il y a de plus banal. »

Jay observa le va-et-vient régulier des camions, leurs portes arrière refermées avec soin, les chauffeurs pressés mais méthodiques.

« Et pourtant... »

Antonio hochait la tête.

« Les trajets ne collent pas. Il rallonge systématiquement les parcours. Toujours les mêmes détours. Et ça finit toujours ici. »

Les docks s'étendaient devant eux, silhouettes massives noyées dans une brume sale, éclairées par des projecteurs blafards. Le genre d'endroit où tout pouvait disparaître sans laisser de trace. Jay sentit la colère lui serrer la poitrine, lente, sourde. Il connaissait ces circuits. Ces hommes qui savaient exactement comment camoufler la mort sous des couches de paperasse et de procédures. Il savait surtout ce que ces balles faisaient aux corps. Il les avait vues à l'œuvre bien avant Chicago, dans des lieux où il n'y avait ni sirènes ni rapports officiels. Juste des corps qui tombaient trop vite. Il serra la mâchoire.

« S'il fait transiter ça ici, » murmura-t-il, « alors il sait exactement ce qu'il vend. »

Antonio le regarda.

« Et il sait que quelqu'un finira par mourir. »

Jay fixa l'entrepôt un long moment, le regard dur.

« Alors on ne lui laissera pas le temps. »

Assis dans le cabinet feutré du psychologue, Adam finit par laisser tomber les épaules, comme si le simple fait de s'asseoir lui retirait enfin le droit de tenir encore. Le fauteuil était confortable, trop peut-être, et contrastait avec la rigidité qu'il imposait à son corps depuis des semaines. Les murs clairs, presque apaisants, la lumière tamisée diffusée par une lampe discrète et le tic-tac régulier de l'horloge accrochée au mur composaient un décor étudié pour calmer les esprits. Pour Adam, ce calme avait quelque chose de presque agressif. Il fixa un point invisible devant lui, quelque part entre la bibliothèque et le cadre accroché de travers. Ses mains reposaient sur ses genoux, crispées, les doigts entrelacés comme s'il craignait qu'elles ne se mettent à trembler s'il les lâchait. Le chaos dans sa tête, lui, refusait de se taire. Les images revenaient sans prévenir. Le bruit sec du tir. Le recul de l'arme. Le corps qui s'effondre. Toujours le même instant, figé, impossible à repousser. Il inspira profondément, puis finit par lâcher, d'une voix plus rauque qu'il ne l'aurait voulu, éraillée par une fatigue qu'il n'essayait même plus de dissimuler :

« J'ai fait ce que j'avais à faire. Mais je ne sais pas si ça me quittera un jour. »

Les mots tombèrent dans la pièce avec un poids inattendu. Adam serra la mâchoire, attendant une réponse, une explication, peut-être même un soulagement immédiat. Le psychologue ne répondit pas tout de suite. Il laissa le silence s'installer, dense mais nécessaire, un silence qui obligeait à écouter ce qui restait en suspens. Puis il croisa lentement les mains, son regard posé sur Adam sans jugement, sans précipitation.

« Ce n'est pas censé disparaître, » dit-il finalement d'une voix calme. « Ce que vous avez vécu

ne s'efface pas. C'est censé s'intégrer. Faire partie de ce que vous êtes... sans vous définir. »

Adam hochait faiblement la tête. Le geste était presque automatique, dépourvu de réelle conviction. Il comprenait les mots, en théorie. Mais les appliquer, les ressentir vraiment, semblait encore hors de portée. Il n'était pas certain d'y arriver. Pas encore.

La voiture banalisée était arrêtée, fondue dans l'obscurité des docks comme une bête tapie dans l'ombre. L'air était froid, humide, chargé de cette odeur caractéristique d'eau stagnante et du métal corrodé. Devant eux, l'entrepôt de Marcus Keene se découpait dans la pénombre, masse rectangulaire sans enseigne, anonyme parmi tant d'autres, aux murs striés de rouille et de traînées laissées par des années de pluie séchée. Jay observait la façade sans bouger. Une main reposait sur le volant, l'autre déjà proche de son arme, prête. Son regard suivait mécaniquement les lignes du bâtiment, les angles morts, les portes, les fenêtres condamnées. Les projecteurs fatigués des docks projetaient des ombres dures et déformées sur les portes métalliques fermées, donnant à l'endroit un aspect presque irréel, figé hors du temps.

« Aucun mouvement depuis cinq minutes », murmura Antonio en jetant un œil à sa montre, la voix basse, maîtrisée. « Trop propre. »

Jay hochait lentement la tête sans quitter l'entrepôt des yeux.

« Il sait, » répondit-il. « Ou alors il se croit intouchable. »

Ils sortirent de la voiture presque en même temps, gestes synchronisés, précis, appris à force d'interventions communes. Le froid mordit aussitôt leurs visages, s'infiltrant sous leurs vestes. Jay referma doucement la portière, veillant à ne produire aucun bruit inutile, puis ajusta sa prise sur son arme. La porte latérale de l'entrepôt céda après un effort bref. Le métal grinça dans un souffle étouffé avant de s'ouvrir sur l'obscurité intérieure. À l'intérieur, l'air était plus frais encore, stagnant, chargé d'odeurs de poussière, de carton humide et de métal. Un silence épais régnait, presque oppressant, comme si le bâtiment retenait son souffle. Des rangées de palettes s'étendaient devant eux, parfaitement alignées, trop ordonnées pour un simple espace de stockage. Des caisses identiques, soigneusement empilées, portaient des étiquettes frappées de symboles médicaux. Le genre de camouflage qui se voulait rassurant. Trop net. Trop régulier. Antonio s'agenouilla près de l'une d'elles et força le couvercle à l'aide de son arme. Le bois craqua dans un bruit sec qui résonna dans l'entrepôt. À l'intérieur, des boîtes métalliques étaient soigneusement rangées, alignées avec une précision presque obsessionnelle. Jay n'eut pas besoin de vérifier.

« Perforantes, » souffla-t-il. « De qualité militaire. »

Un bruit résonna derrière eux. Jay se redressa aussitôt, arme levée, le cœur déjà lancé dans une accélération brutale.

« Police de Chicago ! Montrez-vous ! »

Marcus Keene sortit lentement de l'ombre entre deux rangées de palettes. Costume sombre impeccable malgré l'endroit, visage fermé, parfaitement contrôlé. Aucun signe de surprise. Il leva les mains à hauteur de poitrine, un geste mesuré, plus stratégique que soumis.

« Vous n'avez aucun mandat », dit-il calmement, la voix lisse, presque détachée.

Antonio se plaça légèrement sur le côté, couvrant l'angle.

« On a ce qu'il faut pour te retenir. »

Keene esquissa un sourire bref, nerveux. Ses yeux glissèrent vers l'arrière de l'entrepôt. Jay comprit immédiatement.

« Antonio ! »

Le premier tir éclata. Fracassant. La balle pulvérisa une caisse à quelques mètres d'eux dans un vacarme sec. Les balles perforantes traversèrent le bois et le métal comme s'ils n'existaient pas, projetant éclats et débris dans l'air. Ils plongèrent derrière une palette, ripostant aussitôt, le bruit des tirs résonnant dans l'espace clos, assourdissant.

« Il a du renfort ! » cria Antonio.

Profitant de la confusion, Keene tenta de fuir vers une sortie arrière. Jay se redressa, avançant de couverture en couverture, le souffle court, les sens en alerte maximale. Il le rattrapa près d'un conteneur, le plaqua violemment au sol, genou dans le dos.

« À terre ! »

Keene se débattit, cherchant à se dégager. Une seconde de trop. Jay lui tordit le bras avec une précision implacable. L'arme glissa de la main de Keene et heurta le béton dans un claquement sec.

« C'est fini. »

Les sirènes approchaient déjà, leurs hurlements lointains se mêlant aux échos métalliques de l'entrepôt. Antonio rejoignit Jay, arme toujours levée, balayant les alentours. Keene haletait, le visage plaqué contre le sol, la mâchoire crispée.

« Vous pensez vraiment avoir gagné ? » souffla-t-il, entre deux respirations.

Jay resserra sa prise, la voix basse, ferme.

« Ce soir, oui. »

Les renforts investirent les lieux quelques instants plus tard. Les caisses furent saisies. Le trafic stoppé. Jay resta un instant immobile, le regard fixé sur les munitions alignées dans les caisses

ouvertes. Il le savait. Ce genre de balles ne disparaissait jamais vraiment. Mais pour cette nuit, elles ne tueraient personne.

En début d'après-midi, Jay s'éclipsa de l'Intelligence pour rejoindre Ally, le temps d'un café. Le ciel était clair, trompeusement paisible, et la ville semblait respirer plus doucement à cette heure-là. Ils marchaient côte à côte sur le trottoir encore tiède, leurs pas naturellement synchronisés, échangeant des phrases banales, presque légères, une parenthèse fragile dans des journées trop lourdes. Leurs doigts se frôlant. Ils n'avaient pas vu l'homme adossé à la façade d'un immeuble, cigarette au coin des lèvres, il les suivit du regard un peu trop longtemps avant de lancer, d'une voix traînante :

« Hé... t'es canon, toi. »

Ally ne ralentit pas. Elle continua d'avancer, le regard droit devant elle, la mâchoire imperceptiblement crispée. Elle avait appris à ignorer. À ne pas donner prise. Mais l'homme insista, un pas derrière eux désormais.

« Sérieux, avec cet uniforme, j'te ferais bien oublier le règlement. »

Cette fois, Jay s'arrêta. Net. Son corps se figea avant même qu'il en ait pleinement conscience. Ally fit encore un pas, puis se rendit compte qu'il n'était plus à côté d'elle. Jay se retourna lentement, chaque mouvement mesuré, contrôlé en apparence. Mais ses yeux, eux, avaient changé. Quelque chose de sombre, de dangereux, venait de s'y loger.

« Répète, » dit-il calmement.

Trop calmement. L'homme eut un sourire moqueur, goguenard, celui de quelqu'un qui n'avait pas encore compris qu'il avait franchi une ligne.

« Calme-toi, mec, » lança-t-il en haussant les épaules. « C'était juste pour rigoler. »

Le poing de Jay partit sans avertissement. Sec. Direct. Précis. L'impact résonna comme un coup de feu étouffé. Le craquement du nez fut net, définitif, accompagné d'un cri étranglé. L'homme bascula en arrière avant de s'effondrer lourdement sur le trottoir, les mains plaquées sur son visage ensanglanté, hurlant de douleur. Le silence retomba brutalement autour d'eux. Ally resta figée une seconde, le cœur battant trop vite, surprise autant par la violence du geste que par la rapidité avec laquelle tout s'était produit. Puis elle se ressaisit. Elle s'approcha et posa une main ferme sur l'épaule de Jay.

« Jay. Stop. »

Sa voix était basse, ancrée, suffisamment forte pour percer la tempête qui l'habitait. Jay haletait, les épaules tendues, les jointures blanchies par la force avec laquelle il serrait encore le poing. Il cligna des yeux, comme s'il revenait brusquement à lui, conscient trop tard de ce

qu'il venait de faire. Au loin, les sirènes approchaient déjà, de plus en plus distinctes, se frayant un chemin dans le bruit de la ville. Et Jay savait qu'il venait de franchir une ligne qu'il n'était pas censé dépasser.

Voight ne cria pas. Il n'en avait pas besoin. Il se contenta de fixer Jay longuement, son regard dur, impénétrable, s'attardant sur son visage encore fermé, puis glissant vers Ally, immobile à ses côtés. Le bureau était silencieux, trop silencieux, seulement troublé par le bourdonnement lointain des néons et le claquement étouffé d'une porte quelque part dans le couloir. Cette absence de colère ouverte rendait la scène plus lourde encore. Voight s'appuya légèrement contre son bureau, croisa les bras, jugeant la situation avec cette lucidité froide qui le caractérisait. Il avait vu des hommes perdre le contrôle. Il savait reconnaître les signes.

« T'as un problème, Halstead, » dit-il enfin, la voix basse, dénuée de toute émotion inutile. « Et il va me retomber dessus. »

Les mots tombèrent lentement, pesants, chargés d'avertissements non formulés qui flottaient encore dans l'air du bureau. Il n'y avait ni menace directe, ni la moindre compassion dans la voix de Voight. Seulement un constat froid, clinique. Brut. Le genre de vérité qui ne laissait aucune place à la discussion. Ally fit instinctivement un pas en avant, le corps déjà engagé avant même que sa raison ne la rattrape. Elle avait suivi toute la scène sans détourner le regard, avait vu la tension monter, compris ce qui s'était réellement joué dans la rue. Elle savait ce qui avait poussé Jay à franchir la ligne. Sa mâchoire se serra, sa bouche s'ouvrit, prête à parler, à prendre sa défense, à remettre le contexte là où il devait être. Voight la stoppa net. Un simple geste de la main. Sec. Tranchant. Définitif. Il ne prit même pas la peine de la regarder.

« Je m'occuperai de toi après. »

Le ton ne souffrait aucune réplique. Pas une menace. Une certitude. Une hiérarchie réaffirmée sans hausser la voix. L'espace d'un instant, l'air sembla se contracter autour d'eux. Ally se figea. Les mots qu'elle s'apprêtait à prononcer se heurtèrent à sa gorge et y restèrent coincés. Elle inspira profondément, ravala sa colère, puis recula d'un pas, retrouvant malgré elle la posture disciplinée qu'on lui avait inculquée. Son regard resta dur, fixé droit devant elle, mais son silence n'était pas une capitulation. Elle comprenait. Même si elle n'acceptait pas tout. Jay, lui, ne répondit pas. Son regard demeura fixé sur le sol, comme si relever la tête risquait de faire éclater ce qu'il contenait encore. Sa mâchoire était crispée à l'extrême, les muscles saillants sous la peau, et ses poings serrés le long de son corps blanchissaient sous la tension. Il savait que Voight avait raison. Il le savait depuis l'instant où son poing était parti, depuis la seconde où le craquement sec avait résonné. Il savait aussi qu'il n'avait aucune excuse valable à offrir. Alors il se mura dans le silence, laissant le poids de ses actes s'installer pleinement, lourd, écrasant, inévitable.

Tout le monde pensait que l'affaire était terminée. Keene était sous les verrous. Les caisses

saisies, scellées, répertoriées. À l'Intelligence, les rapports s'empilaient déjà sur les bureaux, feuilles encore tièdes sorties des imprimantes, annotées, signées, prêtes à être classées puis oubliées. Les écrans affichaient des dossiers en voie de clôture, et la tension qui avait pesé sur l'unité semblait enfin retomber. Chicago respirait de nouveau. Comme après une tempête annoncée mais contenue à temps. Une menace neutralisée avant qu'elle ne déferle vraiment. Du moins, c'est ce que tout le monde croyait. Puis le tuyau tomba. Bref. Précipité. Inquiet. Un appel haché, une voix tremblante à l'autre bout du fil. Needle paniquait. Ce genre de panique brute qui ne se joue pas, qui suinte à travers chaque mot. Il parlait trop vite, s'emmêlait, revenait sur ses phrases, changeait de version en plein milieu d'une phrase. Il jurait que tout était fini... puis se contredisait aussitôt. Une dernière livraison. Une seule. La plus risquée. Prévues aux docks sud, profitant du vide laissé par la chute de Keene. Un dernier mouvement, désespéré, pour faire disparaître ce qui restait avant que tout ne s'effondre définitivement. Voight n'hésita pas une seconde. Pas de longues discussions. Pas de débats stratégiques. L'Intelligence monta une surveillance immédiate, épaulée par les unités de patrouille les plus proches. Pas le temps pour une approche propre, progressive, comme il l'aurait voulu. Juste l'urgence. L'instinct. L'expérience. Ally et Kim furent les premières sur zone. La nuit était épaisse, presque poisseuse, lourde d'humidité et de menace. Les faisceaux intermittents des lampadaires découpaient les docks en zones d'ombre et de lumière, créant un décor irréel, fragmenté. Les conteneurs s'alignaient comme des blocs silencieux, géants endormis aux flancs cabossés par le temps. Tout semblait figé. Trop figé. Le genre de calme qui n'annonçait rien de bon. Le premier tir claqua avant même que l'ordre ne soit donné. Sec. Brut. Le bruit fendit la nuit comme une déchirure. Puis une rafale éclata, violente, désordonnée, projetant des étincelles sur le métal.

« À couvert ! »

Les balles perforantes frappèrent le conteneur devant elles avec une violence sourde, traversant le métal dans un fracas assourdissant, laissant derrière elles des trous nets. Ally attrapa Kim par le gilet sans réfléchir et la plaqua au sol derrière une barrière de béton, le cœur battant à tout rompre mais les gestes précis, automatiques.

« 21 Adam 23, tirs en cours ! » cria-t-elle dans sa radio. « Suspects armés avec munitions perforantes, on demande renforts immédiats ! »

Les impacts se rapprochaient. Trop près. Des éclats de métal retombaient autour d'elles, sifflant dans l'air. Kim serra les dents, calée contre le sol, tandis qu'Ally évaluait déjà les angles, cherchant une ouverture, une respiration dans le chaos. Les renforts arrivèrent vite, mais pas assez pour éviter l'échange. Jay surgit avec Antonio sur le flanc droit, se glissant dans la ligne de feu sans hésitation. Les coups de feu résonnaient entre les conteneurs comme dans une immense caisse de résonance, multipliés, amplifiés, rendant chaque tir plus brutal encore. Jay ripostait avec une précision froide, avançant de couverture en couverture, la colère et l'adrénaline mêlées dans chaque mouvement. La fusillade fut courte. Violente. Décisive. Un homme tenta de s'échapper par l'arrière, surgissant de l'ombre pour courir à perdre haleine entre les conteneurs. Jay le repéra immédiatement. En quelques foulées, il le rattrapa, le projeta au sol avec une force sèche, genou fermement ancré dans son dos, arme pointée à bout portant.

« C'est fini. »

La phrase claqua comme un verdict. Le silence retomba lentement, presque irréel, seulement troublé par le crépitement lointain des radios et le souffle court des agents encore sous adrénaline. Les suspects furent maîtrisés. Les armes sécurisées. Les derniers éclats de tension s'éteignirent peu à peu. Cette fois, ils le savaient. L'affaire était vraiment terminée.

Au petit matin, les preuves s'empilèrent sur les tables métalliques de l'Intelligence, ordonnées, irréfutables. Les caisses alignées, ouvertes une à une. Les numéros de lot soigneusement relevés, recoupés, comparés. Des connexions militaires apparurent clairement, traçant une ligne directe entre les stocks détournés et la rue. Plus rien n'était laissé au hasard. Needle coopéra. Brisé par la nuit, vidé par la peur, il parla longtemps, trop peut-être. Il livra des noms, des itinéraires, des dates. Chaque phrase refermait un peu plus le piège qu'il avait contribué à ouvrir. Le trafic était démantelé. Définitivement. Ce qui restait n'était plus qu'un amas de preuves froides, prêtes à être transmises. Voight referma le dossier d'un geste sec. Le claquement du carton résonna dans la salle, comme un point final.

« On a stoppé l'hémorragie. »

Sa voix était calme, factuelle. Une victoire, sur le papier. Pourtant, personne ne souriait vraiment. Il n'y eut ni soupirs de soulagement, ni plaisanteries de fin de mission. Seulement une fatigue profonde, incrustée dans les regards. Adam sortit du bâtiment en silence. Kim marchait à ses côtés, blottie contre lui. Il passa un bras autour de ses épaules sans un mot, comme pour s'ancrer, pour se rappeler qu'il était encore là, qu'ils l'étaient tous les deux. Un peu plus loin, Ally échangea un regard avec Kim. Un simple regard, chargé de compréhension silencieuse, de soutien sans mots. Puis elle se détourna. Jay était resté à l'écart, appuyé contre un mur du couloir, les épaules basses, le regard perdu quelque part entre la nuit qui s'achevait et ce qu'elle avait laissé derrière elle. Ally s'approcha sans hésiter. Elle posa doucement sa tête contre son torse, cherchant ce point d'équilibre qu'il représentait désormais. Jay inspira profondément, puis resserra ses bras autour d'elle, protecteur, presque instinctif. L'enquête était close. Les rapports seraient classés. Les armes détruites. Les noms oubliés par la ville, comme toujours. Mais quelque chose avait changé. Les lignes avaient bougé. Et certaines fractures, invisibles encore, venaient à peine d'apparaître.

---

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurs et producteurs respectifs. Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement et les auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés